

La chasse de mon père

Si durant mon adolescence j'ai pratiqué l'art de la chasse,
Cela a été bien bref, seulement deux ou trois saisons,
Au cours desquelles, avec mon Robust, je n'ai pas été trop efficace,
Si ce n'est un misérable palmarès de quelques lapins et pigeons.

Sans doute que déjà l'amour que je portais à la nature,
Prenait le dessus sur le plaisir guerrier du chasseur,
Car bien souvent, le gibier qui filait à trop vive allure,
Était une bonne excuse pour éviter de devenir tueur.

Pourtant depuis ma tendre enfance, j'ai baigné dans ce milieu,
Entre le catalogue de Manufrance et le chasseur Français,
Parmi les chiens d'arrêt, épagneuls, pointers et les setters nerveux,
Que papa élevait pour satisfaire son plaisir si souvent partagé.

Je me souviens de ces préparatifs bien avant l'ouverture,
Quand avec le voisin du dessous, son ami Jeannot Calvet,
Et son frère Claude, Papa ressortait le matériel pour cette aventure,
La fabrication des fameuses cartouches, pas encore des Tunet.

Tout avait été commandé chez Manufrance, à Saint-Etienne,
Et il fallait les voir tous les trois autour de la table de la cuisine,
Au milieu de la poudre, plombs et croisillons, avec la chienne
Olga qui comprenait que la chasse approchait, la maline.

Elles étaient jolies ces cartouches de couleurs variées,
Non pas des tons unis comme les modèles classiques,
Mais avec des nuances chatoyantes, marbrées et mouchetées,
Car les douilles étaient cartonnées, pas encore en plastique.

Ah, ces veilles d'ouverture, impossible de dormir de la nuit,
Car il ne fallait pas manquer l'heure pour cette mémorable journée,
Alors, après un petit déjeuner rapidement avalé, sans trop de bruit,
Nous attendions que Papa décroche son fusil, le nouveau juxtaposé.

Ah, ce nouveau fusil de calibre 16, il avait bien une histoire,
Car ce fut le premier achat à crédit de Maman et Papa,

Alors tant qu'il n'a pas été en totalité réglé, pas d'échappatoire,
Mes parents, Georgette et Gigi se sont privés de cinéma.

Papa nous laissait porter à l'un la cartouchière, à l'autre le carnier,
Et nous partions à pied vers cette grande plaine,
Qui commençait alors après le cimetière, sans ces nouveaux quartiers
Précédés par les chiens, heureux de retrouver leur domaine.

En ces temps là, dans les champs fraîchement moissonnés,
Les cailles étaient bien présentes piétant parmi les chaumes,
Et les chiens d'arrêt, immobiles, la patte relevée,
Attendaient le signal pour leur faire quitter leur royaume.

Alors elles s'envolaient souvent par deux ou trois,
Toujours à rase-motte, mais sans surprendre les chasseurs,
Et ce petit gibier, même pour les plus maladroits,
Permettait alors de ne pas rentrer bredouille, quel déshonneur.

Dans ces années, nombreux étaient les chasseurs aux chiens d'arrêt,
Par groupes, ils arpentaient eux aussi ce joli territoire,
Alors on délaissait les champs de Cap de Fargues et de Perrautié,
Pour retrouver plus loin les champs de maïs, abris bien provisoires.

Papa alors dirigeait ses chiens dans ces hautes graminées,
Et il me laissait son fusil pour surveiller du haut d'un talus,
Mais le départ bruyant d'un faisan surprenait cet enfant excité,
Et malgré les deux cartouches, le bel oiseau m'a souvent dit salut.

Il n'était pas rare, que plus loin, après le pont de fer,
Parmi les hautes herbes et quelques épis oubliés,
Qu'après une longue quête, Gipsy, le joli setter,
Nous livre le roi des cailles, qui est le rôle des genêts.

On continuait ensuite à flanc de colline parmi les genêts,
Lieu souvent propice et préféré des compagnies de perdrix,
Mais ils s'envolaient bien trop tôt ces petits gallinacés,
Et en longs vols planés, allaient se poser au loin, dans les taillis.

Tout là-haut en crête, dix heures annonçaient l'heure du déjeuner,

Assis sur des rochers, nous partagions alors le pain et le fromage,
Sandwichs préparés par Maman, roquefort et tartines beurrées,
Avec quelques fruits et biscuits dont Papa faisait le partage.

Je me souviens de ce vieux bidon métallique, vestige d'Indochine,
Rempli d'eau et d'un peu de vin, on le vidait bien vite, assoiffés,
Alors on descendait à la source du Lympe, plus bas dans la ravine
Pour le remplir car la chasse était loin d'être terminée.

Dans les années 50, on ne parlait et on ne voyait pas de grand gibier,
On ne rencontrait alors que des chasseurs de lapins et de lièvres,
Equipes différentes de celles d'aujourd'hui, les tueurs de sangliers,
Car eux ne prélevaient qu'un seul capucin gâté au pied des genièvres.

Les chiens quelque peu reposés nous entraînaient alors vers Turet,
Car ce petit vallon était un endroit idéal pour la passée des cailles,
Et dans les herbes folles, au bord des haies, parfois un lapin remisé
Nous surprenait, filant vers son terrier au milieu des rocailles.

Je me souviens d'un dimanche matin, juste sous Mireval,
Dans ce chaume de blé maintenant beau quartier,
Quand une gerbe de plombs vint troubler le repas dominical
D'un couple de retraités, surpris et quelque peu apeurés.

Mon père sans doute pris par l'euphorie de ces nombreux volatiles,
Tout troublé, n'avait pas évalué la portée de son coup de fusil,
Mais après des excuses pour le tir malheureux de ces projectiles,
Quelques cailles offertes atténuèrent leur courroux un peu viril.

Les matins d'ouverture, les chiens étaient vite fatigués,
Nous redescendions alors au village pour nous restaurer,
Maman avait préparé les frites et la viande grillée,
Et nous repartions ensuite vers Villaret ou les trois curés.

E n ces temps là, Papa travaillait tous les jours de la semaine,
Donc pas de chasse avant le dimanche tant attendu,
Mais parfois avant d'aller à l'usine, il rapportait un lapin de garenne,
Qu'il avait tué dans la Garosse, en restant à l'affût.

Et la saison de chasse s'écoulait de dimanche en dimanche,
Avec la recherche des bécasses, à l'automne et les premières gelées,
Papa connaissait les places où elles étaient cachées sous les branches
Et il était fier quand il avait dans les mains, la belle mordorée.

Il adorait beaucoup la chasse à la palombe,
Quand ces vols de pigeons, dès les matins d'octobre,
Frôlent le Plantaurel, tournoyant pour éviter les bombes,
Ces salves de feu tirées par des chasseurs loin d'être sobres.

Avec Papa, nous partions à pied de la maison, à la nuit,
Par le chemin de Sainte Anne et le sentier de Saint Martial,
Nous grimpons jusqu'à flanc de colline après les éboulis,
Pour retrouver ce grand rocher qui faisait un poste idéal.

Comme nous avions bien transpiré, il fallait vite se changer,
Car le froid matinal des premières lueurs nous surprenait toujours,
Et avant le premier passage, nous arrangions notre poste de gué,
En coupant quelques arbustes et branches aux alentours.

Dès les premiers rayons de soleil, nous scrutions l'horizon,
A la recherche de ces tâches qui grossissaient en s'approchant,
Alors nous nous camouflions derrière les buissons,
Pour surprendre les beaux oiseaux bleus, oh, merveilleux moments.

Ah, cette journée particulière du 18 octobre, le jour de la Saint Luc,
C'était soit disant un jour propice pour les grands passages,
Papa me disait, pour la Saint Luc, c'est le grand truc,
Mais malgré ce dicton, ce jour là, on n'en voyait pas davantage.

Je ne peux oublier de parler, quand invité par ses amis,
J'accompagnais Papa pour une partie de chasse au lièvre,
Car malentendant, il ne pouvait seul apprécier ce plaisir
Et entendre les aboiements des chiens qui vous donnaient la fièvre.

Respectant les conseils, postés au croisement proche de Saint Hubert
Je l'avertissais de l'avancée des chiens et de l'arrivée du capucin,
Et qu'il était heureux quand l'animal surgissait à découvert,
Ne se doutant pas de ce coup de fusil assassin.

Alors, dès la bête tuée, la chasse était arrêtée
Car un seul suffisait pour le plaisir de tous ces chasseurs,
Pour que le samedi, accompagné de haricots et de saupiquet,
Ce met royal régale tout ce monde avec grand bonheur.

De toujours, j'ai accompagné mon père à la chasse,
Surtout pour le prévenir du départ du gibier, de l'envol d'un oiseau,
Mais les cailles ont déserté la plaine et les chasseurs trop voraces
Pour ces faisans d'élevage et ces sangliers proches de pourceaux.

Bien que malade, il a continué à chasser avec sa chienne Ulla,
J'étais encore là pour l'accompagner et surtout pour le soutenir,
Pour l'aider à grimper un talus quand il était bien las,
Mais il l'aimait tant cette chasse, c'était son vrai plaisir.

Bernard Cnocquart